anxa
89-B
6633

L'Art et les Saints

# Saint Louis

Par A.-D. SERTILLANGES
de l'Institut.

L'ART ET LES SAINTS

# SAINT LOUIS

# L'ART ET LES SAINTS

*Volumes parus :*

**Sainte Lucie**, par Georges GOYAU, *de l'Académie française.*
**Sainte Geneviève**, par l'Abbé A.-D. SERTILLANGES, *de l'Institut.*
**Saint Martin**, par Henry MARTIN.
**Saint Nicolas**, par Auguste MARGUILLIER.
**Sainte Catherine**, par l'Abbé Henri BRÉMOND, *de l'Académie française.*
**Saint Louis**, par l'Abbé A.-D. SERTILLANGES, *de l'Institut.*
**Sainte Thérèse**, par Henri GUERLIN.
**Saint Hubert**, par Henry MARTIN.
**Saint Michel**, par L. LECESTRE.
**Sainte Cécile**, par E. POIRÉE.
**Sainte Catherine de Sienne**, par Alexandre MASSERON.
**Saint Antoine Ermite**, par Claude CHAMPION.
**Saint Pierre**, par Georges GOYAU, *de l'Académie française,*
**Saint Georges**, par Auguste MARGUILLIER.
**Saint Yves**, par Alexandre MASSERON.
**Saint Paul**, par Louis FLANDRIN.
**Saint Bernard**, par André MARTIN.
**Sainte Anne**, par Alexandre MASSERON.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY. 796.

L'ART ET LES SAINTS

# SAINT LOUIS

PAR

L'Abbé A.-D. SERTILLANGES

Membre de l'Institut.

QUARANTE-TROIS ILLUSTRATIONS

PARIS

HENRI LAURENS, ÉDITEUR

*6, Rue de Tournon (6e)*

# SAINT LOUIS

Le « bon roy saint Loys » naquit à Poissy le 25 avril 1214, l'année de la bataille de Bouvines. Son aïeul Philippe Auguste occupait le trône. Il était fils de Louis, prince héritier, qui fut huitième du nom, et sa mère était Blanche de Castille, fille d'Alphonse VIII, que Louis avait épousée en 1200.

La jeunesse du saint devait être courte ; son père mourait le 8 novembre 1226, lui passant, à douze ans, l'héritage d'un grand prince, la charge d'une grande nation et l'inquiétude d'un sombre avenir.

La chrétienté était troublée ; la France n'était pas faite ; les rivalités des princes déchiraient l'Europe et les rivalités des barons le pays gaulois ; les infidèles, au loin, menaçaient. Tout était difficultés et batailles.

Pourtant, une sève ardente circulait, dans ce monde qu'animait la foi. La graine évangélique, jetée en pleine terre barbare, avait levé puissamment, et si toutes sortes de parasites l'enveloppaient, paraissant l'étouffer ici ou là, elle n'en poussait pas moins ses tiges vertes.

Ce qu'il fallait, c'était, pour résister aux difficul-

tés des temps, une reconcentration perpétuelle de la vie chrétienne ; c'est-à-dire qu'il fallait des saints. Et ce qu'il fallait encore, cette fois dans les

Saint Louis. Miniature, xv[e] siècle. Ms. Ars. 621, fol. 413.

institutions, afin que l'esprit civilisateur issu de Bethléem ne fût pas sans support, c'était une politique plus sage, les guerres sinon abolies, du moins quelque peu régularisées, une centralisation commencée, un droit public fixé, une hiérarchie sociale précisée, des groupes ethniques mieux définis et

mieux coordonnés, bref, un peu plus de vie sociale correcte, avec l'esprit du Christ comme ferment.

La Providence trouva moyen de réunir en un seul homme ces conditions passablement disparates. Un saint Louis, s'il avait fait souche, aurait montré au genre humain ce que c'est que la vie humaine dans la foi, ce que c'est que la foi travaillant en pleine humanité individuelle et sociale. En lui-même, dans sa personne et dans son action, dans les institutions émanées de son initiative ou ramenées à ses vues, la pleine valeur civilisatrice de l'Église transparaît. Démonstration vivante, qui a conquis ou ébranlé tous les cœurs, qui a fait convenir les plus forcenés de la vérité énoncée naïvement par Joinville, à savoir que celui qui « parle

Photo Neurdein.

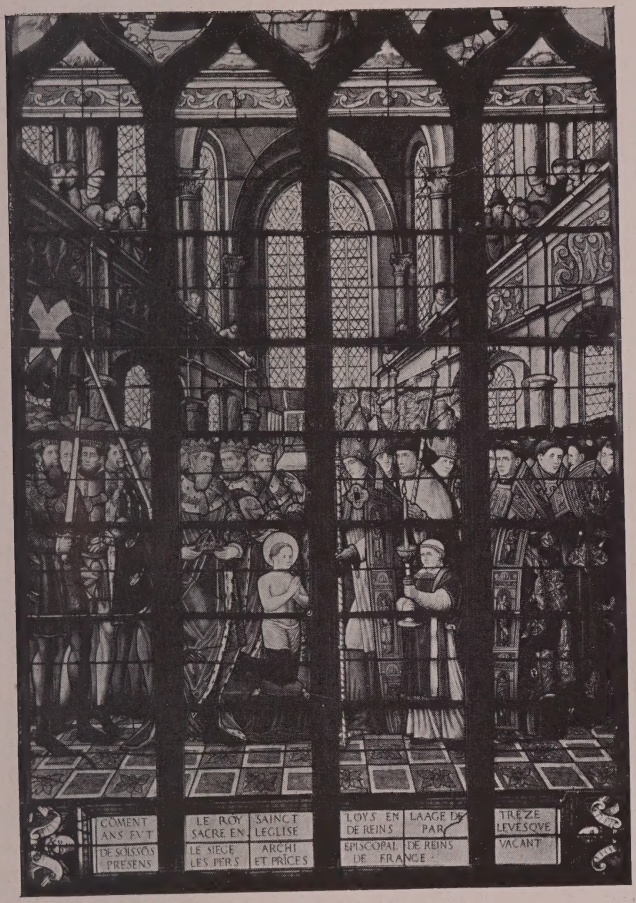
Éducation de saint Louis, par Cabanel.
Paris, Panthéon.

et enseigne comment ledit seigneur roy saint Loys soi regit et gouverna selon Dieu et notre mère

Couronnement de saint Louis. Miniature, xv^e siècle.
Bibl. nat., Fr. 2829, fol. 5.

Sainte Eglise », prouve en même temps qu'il

le fit « au profit et utilité de son royaume ».




Sacre de saint Louis. Vitrail, XVIe siècle.
Église de Champigny-sur-Veude (Indre-et-Loire).

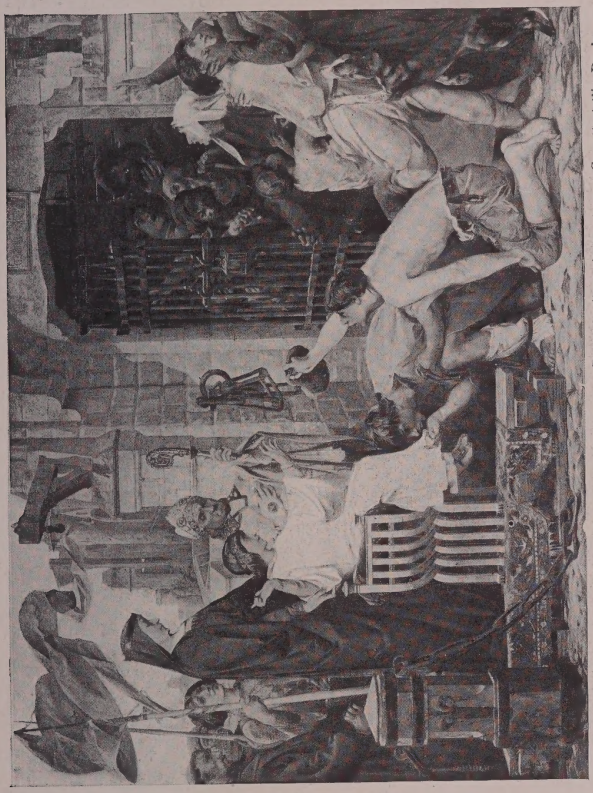
Une grâce de choix et comme une possibilité de se précéder soi-même fut accordée à saint Louis

Photo Lévy.

Saint Louis et Vincent de Beauvais, par Chartran.
Paris, Sorbonne.

du fait de sa mère. Blanche de Castille fut un grand roi, et elle fut une mère admirable. Politiquement, la tradition de Philippe Auguste fut

reprise par elle et maintenue contre les entreprises féodales ; moralement et religieusement, elle déve-



Saint Louis, à son avènement, faisant ouvrir les geôles, par L.-O. Merson.
Galerie Saint-Louis, au Palais de Justice de Paris.

Reproduction autorisée par Goupil et Cie, Paris.

loppa tout ce que contenait en germe l'âme de son fils. Énergie tendre, sévérité, justice, rapidité de coup d'œil, fertilité de ressources, application sou-

tenue et personnelle à toutes ses tâches, privées ou royales : telles furent ses qualités. Son défaut, outre un tempérament passablement altier, fut

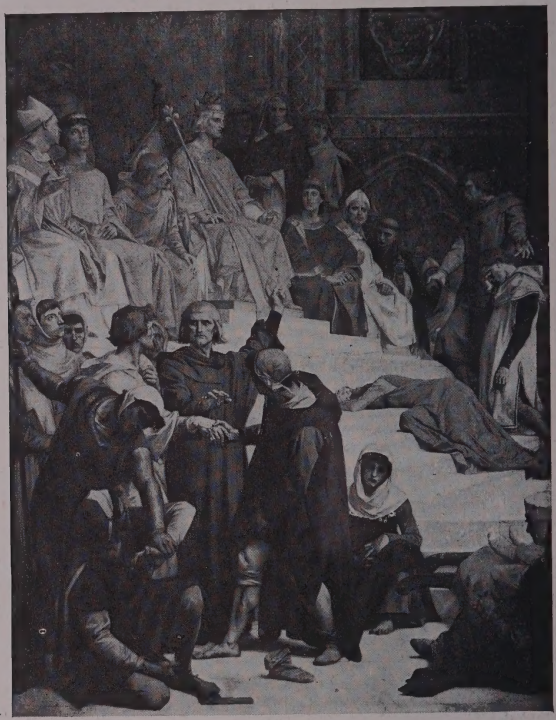


Photo Lévy.
Saint Louis rendant la justice, par Cabanel.
Paris, Panthéon.

une extrême jalousie dans son affection maternelle ; mais si sa bru et indirectement son fils eurent à

en souffrir, les affaires de Dieu et de la France n'en souffrirent guère.

Saint Louis condamnant Enguerrand de Coucy, par L.-O. Merson.
Galerie Saint-Louis, au Palais de Justice de Paris.

Reproduction autorisée par Goupil et Cie, Paris.

L'essentiel était qu'elle comprit à quel point une éducation de roi est autre chose qu'une tendresse féminine et une vigilance courante. Or, de cela elle

était pénétrée. Aussi, « le temps de la jeunesse de monseigneur saint Loys, dit le confesseur de la

Photo Lévy.
Saint Louis fondant les corporations, par Cabanel.
Paris, Panthéon.

reine Marguerite, ne passa pas en vain ». On l'initiait à une vie chrétienne large et intime, intime pour qu'elle fût large, car toujours l'élargissement

vient des profondeurs. On lui inculquait un amour de Dieu qui serait un amour de ses peuples, un zèle à les servir, une tendresse pour les petits, une délicatesse pleine de déférence pour les participants de son pouvoir, une libre fidélité à l'Église,

Sceau de saint Louis.

une noble et ferme justice pour tous. On exigeait de lui l'obéissance la plus stricte, afin qu'il y apprît l'art du commandement et l'indulgence. On le faisait garder « très diligemment » afin d'écarter de lui les flatteries intéressées et les pièges des courtisans. Blanche « le faisait aller noblement et en noble atour, comme il convenait à un grand roi » ; mais ce décor n'était pas la propriété de qui

s'en parait, il était à la nation et ne dispensait son usufruitier ni de la peine, ni des duretés jugées nécessaires.

Louis enfant était d'un caractère assez âpre, quoique plein de bonté; toute sa vie il garda une certaine tendance à l'obstination, une promptitude à se courroucer, lorsqu'il sentait vivement son bon droit. Le travail ne lui coûtait pas, mais il fallait discipliner son effort et régler le temps si court qui lui serait accordé pour sa formation.

Quand donc, à quatorze ans, il s'occupait quelquefois, pour se distraire, à aller en bois et en rivière, et en autres œuvres de telle manière, honnêtes toutefois et convenables, il ne laissait pas cependant d'avoir toujours son maître en ce même temps, qui lui enseignait les lettres et l'instruisait, et, comme le pieux roi lui-même le racontait, ce maître le battait quelquefois, « pour li enseigner, cause de discipline ».

On le dressait en toute occasion à cette courtoisie dont il ne devait jamais se départir, à cette équité qui serait le trait dominant de son caractère royal. On le mettait au contact des misères, parce que, ainsi, son cœur serait défendu contre les fausses grandeurs, ramené au sentiment de la vie et incliné à la bienveillance. Quelle haute conception il se faisait, dès ce jeune âge, de la charité, c'est ce que révèle ce récit d'Etienne de Bourbon, qui le tenait d'un témoin oculaire.

« Un matin, alors qu'il était tout jeune, une

Photo Alinari.

Saint Louis, roi de France.
par Giotto.
Florence, église Sainte-Croix.

Photo Alinari.

Saint Louis, roi de France,
par Simone di Martino.
Assise, église Saint-François.

quantité de pauvres étaient rassemblés dans la

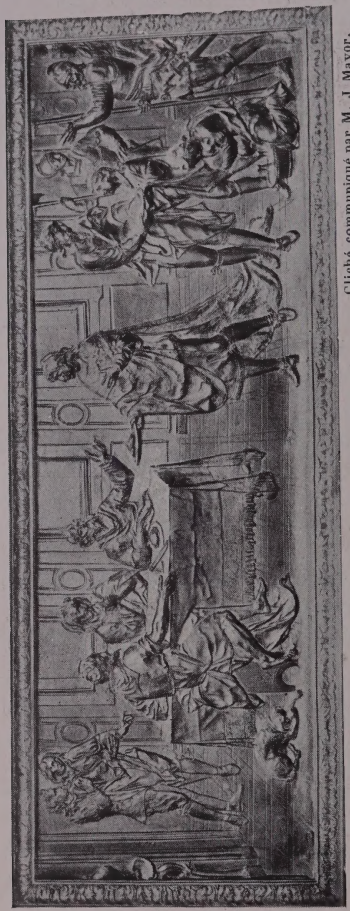
cour du palais et attendaient l'aumône. Profitant de l'heure où chacun dormait encore, il sortit de sa chambre, seul, avec un serviteur chargé d'une

Saint Louis lavant les pieds des pauvres. Miniature, xv[e] siècle. Bibl. nat., Fr. 2829, fol. 11.

grosse somme de deniers, et sous le costume d'un simple écuyer ; puis il se mit à distribuer le tout de sa propre main, donnant largement à ceux qui lui paraissaient les plus misérables. Cela fait, il se retirait dans son appartement, quand un religieux qui

Saint Louis pansant les malades, par Eustache Le Sueur.
Musée de Tours.

avait aperçu la scène se porta à sa rencontre et lui dit : Sire, j'ai parfaitement vu vos méfaits ! — Mon très cher frère, répondit le prince tout confus, ces gens-là sont mes soudoyers ; ils combattent pour moi contre mes adversaires et maintiennent le royaume en paix. Je ne leur ai pas encore payé toute la solde qui leur est due. »



Cliché communiqué par M. J. Mayor.

Saint Louis servant les pauvres. Bas-relief de Slodtz. Versailles, chapelle du château.

C'est à la garde du sentiment religieux que Blanche confiait ces qualités humaines et royales. Pour cette raison, les exercices de religion tenaient, dans la formation de l'enfant, une place qui ne ferait plus tard que

s'élargir. Saint Louis serait toute sa vie d'une piété ardente et soigneuse. Il s'astreindrait à dire les heures canoniales, à la façon des clercs ; on les chanterait devant lui, en sa chapelle, ou près de son lit s'il était malade, voire en chevauchant, s'il était en route, tandis qu'il réciterait à voix basse avec un de ses chapelains. Il serait un fervent de la musique sacrée et des pompes liturgiques, qu'il se plairait souvent à ordonner lui-même. Il entendrait chaque jour une messe et, durant le carême, trois, dont une aux environs de midi. L'office de nuit ferait ses délices ; il y précéderait fréquemment les chapelains, afin de se recueillir d'abord, avant la commune louange. Sa tenue, pendant les

Saint Louis recevant la discipline.

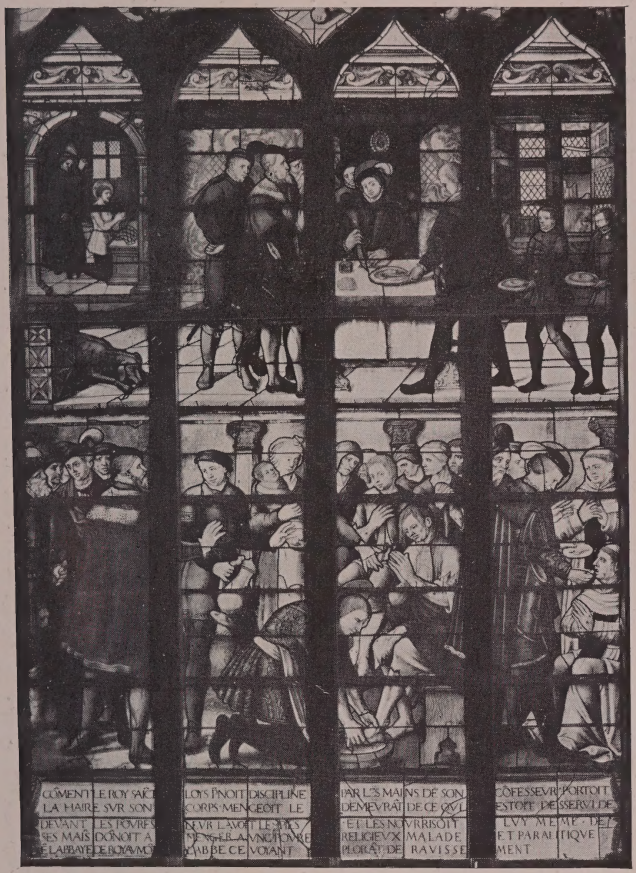
Lavement des pieds.

Peintures de la Sainte-Chapelle de Paris, d'après les dessins de la bibliothèque de Carpentras.

cérémonies sacrées, serait grave et humble ; on le verrait toujours debout sur ses pieds, à genoux à terre ou sur le pavé, ou appuyé sur ses coudes au banc placé devant lui, ou, s'il s'asseyait, ce serait à terre, sans aucun coussin, avec seulement un tapis étendu à terre sous lui. Il se confesserait régulièrement tous les vendredis ; quand il communierait, ce serait avec une ferveur qui irait jusqu'au don des larmes, et de ces larmes il dirait que, lorsqu'il les sentait couler doucement sur sa face et jusqu'à ses lèvres, elles lui semblaient très douces et savoureuses.

Il aimerait les reliques des saints et, entre toutes, celles de la Passion, dont il se serait constitué un trésor. Pour leur faire un reliquaire digne d'elles, il construirait ce bijou d'architecture qui a nom la Sainte-Chapelle. Toute l'année, le vendredi serait pour lui comme un jour de deuil, et le vendredi saint concentrerait ses tristesses religieuses et sa pénitence. Ses mortifications seraient celles d'un moine ; il faudrait que de sages conseillers l'exhortassent à les réduire, pour les mettre en rapport avec sa condition et ses travaux.

Or, il paraît certain que le germe de tous ces sentiments et le départ de cette vie religieuse sont attribuables à Blanche de Castille. « Il fut gardé de Dieu, dit le sire de Joinville, dès son enfance et jusqu'au dernier point, quant à son âme, et aussi




Saint Louis serviteur des Pauvres. Vitrail, XVIe siècle.
Église de Champigny-sur-Veude (Indre-et-Loire).

par les bons enseignements de sa mère, qui bien

l'enseigna à croire, craindre et aimer Dieu dans sa jeunesse ; il a depuis très bien et saintement vécu selon Dieu. Sa mère lui attirait toutes gens de religion et lui faisait suivre aux dimanches et fêtes et sermons la parole de Dieu, chose dont souvent il se ressouvint, et que sa mère lui avait fréquemment dit qu'elle aimerait mieux qu'il fût mort, plutôt qu'il eût commis un seul péché mortel. »

Saint Louis, émail, par Laudin.

On peut retrouver ce souvenir dans la charmante anecdote rapportée par le même chroniqueur et où apparaît tant de bonhomie d'un côté, tant de douce grandeur de l'autre : « Le bon Roy m'appela une fois, et me dit qu'il voulait me parler pour le subtil sens qu'il disait connaître en moi. Et en présence de plusieurs, me dit : « J'ai appelé ces frères (moines) qui sont ici, et vous fais une question et demande qui touche à Dieu. La demande fut telle : — Sénéchal, dit-il, quelle chose est-ce que Dieu ? — Je lui réponds : — Sire, c'est si souveraine et bonne chose que meilleure ne peut être. — Vraiment, fit-il, c'est fort bien répondu, car

cette vôtre réponse est écrite en ce livret que je tiens en ma main. Autre demande vous fais : savoir, lequel vous aimeriez mieux, être lépreux

Saint Louis et ses trois intimes, par F. Laugée.

Reproduction autorisée par Goupil et Cie, Paris.

et ladre, ou avoir commis et commettre un péché mortel. Et moi, qui onques ne lui voulus mentir, lui répondis que j'aimerais mieux avoir fait trente

péchés mortels que être lépreux. Et quand les frères furent départis de là, il me rappela tout seulet, et me fit asseoir à ses pieds, et me dit : — Comment avez-vous osé dire ce que vous avez dit ? Et je lui répons que encore je le disais. Et il me va dire : — Ha ! fol musart, vous y êtes déçu ; car vous savez que nulle si laide lèpre n'est comme être en péché mortel... Et bien est vrai, fit-il ; car quand l'homme est mort, il est sain et guéri de sa lèpre corporelle ; mais, quand l'homme qui a fait un péché mortel meurt, il ne sait pas ni n'est certain qu'il ait eu en sa vie telle repentance que Dieu lui veuille pardonner. Par quoi grand peur doit-il avoir que cette lèpre de péché lui dure longuement, et tant que Dieu sera en Paradis. »

Cette impression de l'éducation première fut constamment liée, chez saint Louis, à un extrême attachement pour celle dont il l'avait reçue. Tant qu'elle vécut, il lui témoigna une tendresse déférente, voire docile, dont les hautes qualités politiques de Blanche faisaient une force de l'État, en même temps qu'une beauté filiale. Quand elle mourut, il en montra « si grand deuil, que de deux jours on ne lui put parler ». Il s'exclama d'abord à haute voix et fondit en larmes, puis, s'agenouillant devant l'autel, il prononça cette belle oraison que nous a conservée Geoffroy de Beaulieu : « Je vous rends grâces, Seigneur mon Dieu, de ce que, aussi longtemps qu'il a plu à votre bonté, vous

m'avez prêté Madame ma très chère mère. Et maintenant, voici que, selon votre bon plaisir, vous l'avez retirée à vous par mort corporelle. Il est vrai, Seigneur, que je l'aimais par-dessus toutes les autres créatures mortelles, et elle le méritait bien. Mais puisque tel est votre bon plaisir, que votre nom soit béni dans tous les siècles! Amen. »

Saint Louis,
vitrail dessiné par Ingres.
Chapelle Saint-Ferdinand, à Neuilly-sur-Seine.

C'est le 29 novembre 1226, vingt et un jours après la mort de son père, que Louis IX fut sacré à Reims. Il n'avait alors que douze ans. Le peuple était ému de sa

jeunesse et lui montrait un empressement tendre. Sa figure était noble et touchante ; il avait des cheveux blonds, un regard droit, une attitude sérieuse et affable. Devant lui, le comte de Boulogne portait l'épée. Le siège de Reims était vacant, ce fut Jean de Bazoche, évêque de Soissons, qui procéda au couronnement et au sacre.

L'effet d'une telle cérémonie était toujours très grand ; on y déployait une magnificence exigée par la tradition et que l'état encore précaire de la royauté rendait politiquement utile. Mais on voit par son historien, confident de ses intimes pensées, que Louis tout le premier reçut de cette journée une impression grave. Bien loin de n'en voir que le décor ou d'en respirer l'orgueil, ce qu'on eût pardonné à son âge, il en saisit la tragique portée, surtout en de si périlleuses circonstances.

« Il fut couronné le premier dimanche des Avants, duquel dimanche la messe commence à ces mots : *Ad te levavi animam meam*, qui veut dire : *Beau sire Dieu, j'ai levé mon âme et mon cœur vers toi, je me fie en toi*, en quelles paroles avait le bon Roy grande confiance, les disant de sa personne pour la grande charge qu'il venait à prendre. »

Cette charge était lourde au delà même des prévisions, et son poids se déclara promptement. Les barons de France, mal soumis à la couronne et dévorés d'ambition, prêts à pactiser avec l'étranger pour se satisfaire, avaient comploté au sacre

même contre le jouvenceau dont ils étaient les protecteurs. « Et pour ce qu'ils le virent, lui et sa mère, personnes étrangères, sans suppost, fors que de Dieu, ils firent du comte de Boulogne, qui était oncle du Roy dernièrement trépassé son père, leur capitaine, et le tenaient comme pour leur seigneur et maître. »

Photo Bulloz.
Saint Louis, par Hippolyte Flandrin.
Paris. Frise de l'église Saint-Vincent-de-Paul

« Et il advint que, après que le bon Roy fut couronné, pour commencement de guerre, certains desdits barons de France requirent sa mère qu'elle leur voulût donner certaine grande quan-

tité de terres du royaume de France. Et pour ce qu'elle ne voulut, parce que à elle n'appartenait de diminuer le royaume outre le vouloir de son fils, qui déjà était roi couronné, iceux barons se assemblèrent tous à Corbeil. Et me conta le saint Roy que lui et sa mère, qui étaient à Montlhéry, n'osèrent aller jusqu'à Paris, jusqu'à ce que ceux de la ville les vinrent chercher en armes, en grand nombre. Et me dit que depuis Montlhéry jusqu'à Paris le chemin était plein et serré de troupes, gens d'armes et autres gens, qui criaient à haute voix à Notre-Seigneur qu'il lui donnât bonne vie et prospérité, et le voulût garder contre tous ses ennemis. »

On voit ici le début de cette immense popularité qui devait faire de saint Louis les délices de la France. On voit aussi au milieu de quelles difficultés son règne s'engageait. Mais ici, l'épreuve serait relativement courte. Blanche de Castille aurait déblayé le terrain, assagi les égarés et forcé les plus dangereux rebelles à l'obéissance avant que Louis lui-même, prenant en mains peu à peu le soin du royaume, ne se chargeât de réduire ce qui demeurerait insoumis. Tour à tour, les comtes de Bretagne, de Boulogne, de Toulouse, de La Marche et d'Angoulême, et aussi ce comte de Champagne, sincère et inconstant ami de son enfance, devraient rentrer dans l'ordre français.

A l'âge de vingt-huit ans, Louis serait victorieux de tous ses rivaux, y compris le roi d'Angleterre,

Saint Louis portant la couronne d'épines,
par Van Clève.

Saint Louis touchant les malades,
par Ph. Magnier.

Bas-reliefs. Paris. Saint-Louis des Invalides.

défait à Taillebourg et à Saintes. Grâce à une énergie constamment égale à sa bonté et à sa justice, il aurait pacifié le dedans et le dehors, unissant à la plus profonde politique une décision et une rectitude qui amèneraient à son tribunal les plus célèbres causes du temps.

Dégagé de ses premiers périls, saint Louis put déployer les qualités de son règne. Notre but, en ces courtes pages, n'est pas de le raconter, mais de montrer le roi et le saint comme en un vitrail, s'il se peut dans sa couleur juste, entouré de ses attributs. Or, il se trouve que, de l'avis commun, saint Louis s'est défini lui-même dans l'instruction célèbre laissée à son fils pour inspirer son gouvernement.

« Beau fils, la première chose que je t'enseigne et commande à garder est que de tout ton cœur et sur toute chose tu aimes Dieu : car, sans ce, nul homme ne peut être sauvé. Et te garde bien de faire chose qui lui déplaise, à savoir péché... Si Dieu t'envoie adversité, reçois-le bénignement... S'il te donne prospérité, si l'en remercie très humblement, et garde que pour cela tu ne sois pire, par orgueil ou autrement ; car l'on ne doit pas guerroyer Dieu de ses dons qu'il nous fait... Sois tel que tes confesseurs, tes parents, tes familiers te puissent hardiment reprendre de ton mal et t'enseigner à bien faire... Aie le cœur doux et pitoyable

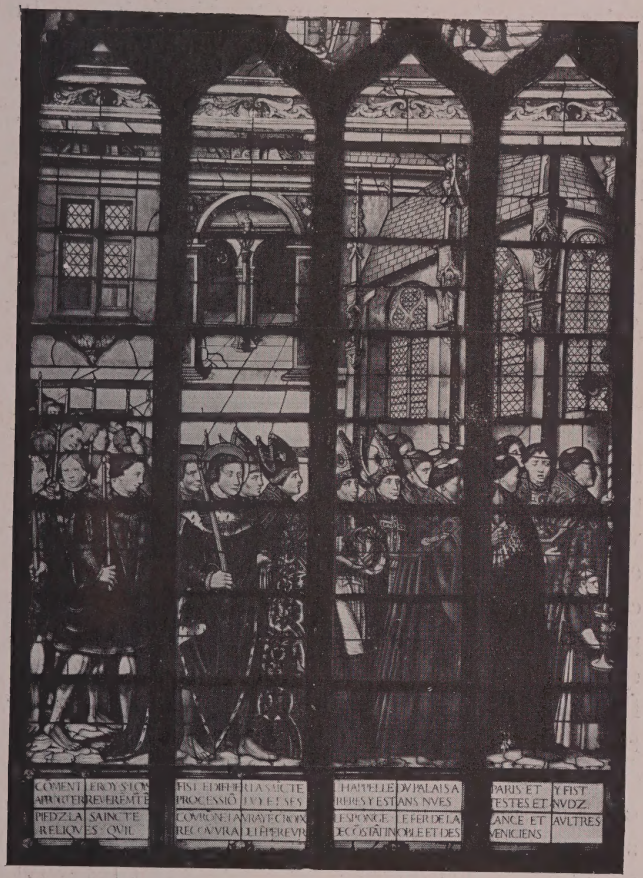
aux pauvres... Maintiens les bonnes coutumes de ton royaume et abaisse et corrige les mauvaises.

Saint Louis vénérant la couronne d'épines, par Charles Le Brun.

Garde-toi de trop grande convoitise et ne surcharge

pas de tailles ni de subsides ton peuple, si ce n'est par trop grande nécessité, pour ton royaume défendre... Fais droiture et justice à chacun, tant au pauvre qu'au riche. Et à tes serviteurs, sois loyal, libéral et ferme de parole, pour qu'ils te craignent et aiment comme leur maître. Et si quelque controverse ou action s'élève, enquiers-toi de la vérité, tant pour toi que contre toi. Si tu es averti d'avoir aucune chose d'autrui soit par toi soit par tes prédécesseurs, fais-la rendre incontinent. Regarde avec toute diligence comment les gens et sujets vivent en paix et en droiture sous toi, spécialement dans les bonnes villes et cités. Maintiens les franchises et libertés dans lesquelles tes anciens les ont maintenues et gardées, et les tiens en faveur et amour... Garde-toi d'émouvoir guerre contre homme chrétien sans grand conseil et que autrement tu n'y puisses obvier. Et si quelque guerre il y a, protège les gens d'Église et ceux qui en rien ne t'auront fait de mal. Si guerre et débat il y a entre tes sujets, apaise-les au plus tôt que tu pourras. Prends garde souvent à tes baillis, prévôts et autres officiers, et t'enquiers de leur gouvernement, afin que, s'il y a en eux à reprendre, tu le fasses... Et garde-toi bien que tu fasses, sur ta maison, dépense raisonnable et de mesure. »

« Et te supplie, mon enfant, que en ma fin tu aies de moi souvenance, et de ma pauvre âme, et me secoures par messes, oraisons, prières, au-




Construction de la Sainte-Chapelle de Paris. Vitrail, XVIe siècle.
Église de Champigny-sur-Veude (Indre-et-Loire).

mônes et bienfaits par tout ton royaume, et m'oc-

troies part et portion en tous tes bienfaits que tu feras. Et je te donne toute bénédiction que jamais père peut donner à enfant, priant à toute la Trinité de paradis, le Père, le Fils, le Saint-Esprit, qu'il te garde et te défende de tous maux, spécialement de mourir en péché mortel, à ce que nous puissions une fois, après cette mortelle vie, être devant Dieu ensemble, à lui rendre grâces et louanges sans fin en son royaume de paradis. Amen. »

Ces admirables conseils trouvent dans la vie de celui qui les donnait leur illustration parfaite.

L'amour de Dieu et la fuite du péché, que le saint place en tête, furent toujours son souci premier, principe moteur et régulateur de ses actes. L'adversité, « bénignement reçue » de lui au commencement et à la fin de sa carrière, l'est aussi au milieu, car de nulle part cette intruse n'est absente, et la prospérité qui en doit marquer l'ensemble ne pourra que profiter à beaucoup, bien loin d'en corrompre l'auteur. Ce n'est pas lui qui voudrait « guerroyer Dieu » à propos de ses dons.

Accepter la vérité et les utiles remontrances, c'est ce que le saint roi fit toujours, comme on s'en aperçoit à lire Joinville, qui, personnellement, ne se priva guère d'exercer en ce point les privilèges de l'amitié. Une fois que le roi avait reçu en cadeau de l'abbé de Cluny deux palefrois pour rentrer en France, et que le lendemain il avait

Mort de Blanche de Castille. Miniature, XV^e siècle.
Bibliothèque nationale, Fr. 2 829, fol. 53.

longuement et complaisamment traité avec l'abbé, le sénéchal lui demanda audacieusement : « Sire, n'est-il pas vrai que vous avez écouté l'abbé de Cluny aussi longuement pour le don de ses deux chevaux ? » Le roi pensa longtemps, raconte Joinville, et me dit : « Vraiment oui ! » Et je lui dis que je lui avais fait telle demande, afin qu'il défendît aux gens de son conseil qu'ils prissent rien de ceux qui auraient affaire par devant lui. Car, soyez certain, fis-je, que s'ils prennent, ils en écouteront plus diligemment et plus longuement, ainsi que vous avez fait de l'abbé de Cluny. Alors, le roi appela tout son conseil, et leur conta en riant la demande que je lui avais faite et la raison de ma demande, et ils lui dirent que je lui avais donné très bon conseil ».

Cliché de M. L. Begule.

Saint Louis. Vitrail, XVI^e siècle. Villefranche-sur-Saône.

A l'égard des pauvres, nous avons dit son amour précoce. Les chroniqueurs ne tarissent pas, quand ils en rapportent des traits, dont quelques-uns rappellent les plus beaux de

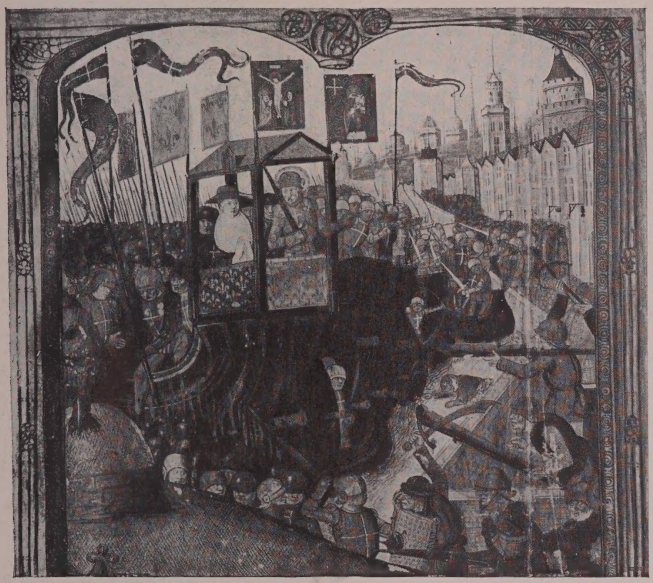
Saint Louis à Aigues-Mortes. Vitrail, XVIe siècle.
Église de Champigny-sur-Veude (Indre-et-Loire).

l'histoire chrétienne. « Il était un très large aumônier », dit Joinville, « car partout où il allait en son royaume, il visitait les pauvres églises, les maladreries et les hôpitaux ; il s'enquérait des pauvres gentilshommes, des pauvres femmes veuves, des pauvres filles à marier, et par tous lieux où il savait avoir nécessité et être en souffrance, il leur faisait largement donner de ses deniers. Et à pauvres mendiants faisait donner à boire et à manger. Et lui ai vu plusieurs fois leur couper du pain et leur donner à boire. »

Les services personnels rendus aux « membres de Jésus-Christ » faisaient partie, en effet, de ses rites familiers. Il les réunissait par centaines dans son palais. Les jours de fêtes, les vendredis de toute saison et les mercredis, vendredis et samedis d'Avent et de Carême, il les servait, leur lavait les pieds, les restaurait et remplissait leur escarcelle. Auprès des malades, il se faisait infirmier, visitait les lépreux et baisait leurs plaies.

Mais l'excellent administrateur qu'était saint Louis ne se contentait point de gestes pieux ni de largesses passagères, il fondait. Nombre d'établissements charitables, notamment les Quinze-Vingts et plusieurs hospices ou Maisons-Dieu datent de lui. Il pratiqua la charité intellectuelle comme l'autre ; il établit une bibliothèque dans sa Sainte-Chapelle et concourut avec Pierre de Sorbon à la fondation du collège qui devint la Sorbonne. Il fit

construire de grands bâtiments pour loger les étudiants pauvres, que par ailleurs il secourait de ses deniers pour les aider à fréquenter les écoles.



Débarquement de saint Louis à Damiette, Miniature, xv^e^ siècle. Bibliothèque nationale, Fr. 2 829, fol. 32 v°.

Lui-même était lettré et se plaisait dans la conversation des docteurs du temps.

Il avait pour lecteur Vincent de Beauvais, l'auteur du célèbre *Speculum majus*, où toute la science d'alors se reflétait. Il connut Albert le Grand,

Roger Bacon, saint Bonaventure. Saint Thomas d'Aquin fut parfois son hôte. Un jour qu'il le recevait à sa table, le docteur fut saisi soudain

Une armure empoisonnée est présentée à saint Louis.
Gravure du poème de *Saint Louis*, du P. Lemoyne, XVII[e] siècle.

par l'inspiration et s'écria en frappant sur la table : « Voilà qui est décisif contre les Manichéens. »

Son prieur qui était près de lui le tira par sa chape en disant : « Prenez garde, maitre, vous êtes à la table du roi de France. » Mais le roi, au lieu

Cliché Braun et Cie.

Départ de saint Louis pour la croisade. Miniature, xve siècle.
Miniature du Louvre coupée jadis dans le Ms. Ars. 5 077.

de recevoir ses excuses, admira fort et fit venir un secrétaire pour que la pensée qui avait absorbé à ce point un grand homme ne fût pas perdue.

Les « bonnes coutumes de son royaume » furent

développées par saint Louis à tel point que sous ses successeurs, l'idéal des peuples était qu'on en revînt à ce qu'il avait établi. « Maître Robert, disait-il un jour à Robert de Sorbon, je voudrais seulement que je fusse un bon prud'homme, et que le reste vous demeurât, car prud'homme est si grande chose, et si bonne, qu'à le nommer seulement, il emplit la bouche. »

Photo Alinari.
Saint Louis, XIIIe siècle.
Musée de Cluny.

De ce sentiment sortirent « les beaux établissements qu'il fit et ordonna être gardés par tout son royaume de France ». Il organisa les corps de métier, les distribua en confréries ou corporations, dont il conçut les règlements avec une attentive prévoyance. Il établit auprès de lui une cour de justice dont on appelait les séances les plaids de la porte. Lui-même siégeait pour recevoir les appels, et en été on le voyait, soit dans son jardin de Paris (aujourd'hui place Dauphine), soit

dans le bois de Vincennes, au pied du chêne légendaire, « une cotte de camelot vêtue, un surcot de tiretaine sans manches et un mantel par dessus le sandal noir », ayant ses assesseurs assis sur des tapis autour de lui et rendant justice avec bonne grâce, mettant chacun « en raison de droiture ». En province, de fréquents voyages lui permettaient d'observer et de contrôler l'application de ses règles. Il rendit ainsi efficaces tous ses établissements, « par lesquels établissements le roi amenda grandement son royaume, tellement que chacun vivait en paix et en tranquillité... Et finalement, par laps de temps, le royaume de France se multiplia tellement, pour la bonne justice et droiture qui y régnait, que le domaine, les cens, rentes et revenus du royaume croissaient

Photo Neurdein.
Saint Louis prisonnier, par Cabanel.
Paris, Panthéon.

d'an en an de moitié. Ainsi, saint Louis évitait de « surcharger de tailles et de subsides son peuple ».

Pourtant, il était libéral et magnifique dans tout ce qu'il faisait; il entreprenait de grands travaux; il recevait à la cour « plus hautement que jamais n'avaient fait ses prédécesseurs » et quand il donnait des fêtes, telle la « grande cour et maison ouverte » de Saumur en Anjou, un témoin difficile pouvait dire : « Et vous certifie que ce fut la nonpareille chose que je visse onques, et la mieux aornée et aprêtée. »

Sa justice personnelle était et demeura proverbiale. « Tant pour toi que contre toi », disait-il à son fils : ainsi fit-il. Ses droits, c'est-à-dire ceux de son rôle, revendiquant avec fermeté, résistant aux plus hautes puissances du temps, aux plus vénérables. Les premiers prélats de son royaume, le pape même ou les barons, les princes étrangers, voire son frère Charles d'Anjou, se heurtèrent, lorsqu'ils excédaient, à une fierté inébranlable. « Pensez-vous, disait-il à ce dernier, qu'il doive y avoir deux rois de France? Or, ne croyez pas, parce que vous êtes mon frère, que vous serez épargné en rien contre la justice ». « Le roi Philippe mon aïeul (Philippe Auguste), expliquait-il, me dit que nul ne pouvait être bon gouverneur de terre, s'il ne savait aussi hardiment et aussi durement refuser qu'il saurait donner. »

Mais aussi, lorsqu'il croyait la vérité contre lui,

s'empressait-il de faire droit, s'agit-il de graves

Saint Louis priant pour les pestiférés, par Charles Le Brun.
Musée de Grenoble.

intérêts, privés ou publics. Il le prouva, le jour où

il faillit, sur des raisons qui l'avaient frappé dans une conversation avec Henri d'Angleterre, lui abandonner la Normandie enlevée à Jean sans Terre par Philippe Auguste. Ses ministres, heureusement, levèrent ses scrupules et gardèrent la province française. Par amour de la paix et par une sage politique d'avenir, il n'en conclut pas moins, en 1259, un arrangement qui donnait à Henri des avantages exagérés, au dire de conseillers sans prudence. « Je pense, assurait-il, que ce faisant je ferai fort bonne œuvre; car en premier lieu je ferai et conquerrai paix, et, en après, je ferai de lui mon homme qu'il n'était pas encore. »

« Le roi saint Louis fut l'homme du monde qui plus se travailla à faire et mettre paix et concorde entre ses sujets, entre princes et seigneurs de son royaume et entre ses voisins. » A l'intérieur, sa volonté s'était affirmée par ce beau préambule de l'ordonnance de 1254 : « Selon le devoir de la puissance royale, nous voulons du fond du cœur la paix et le repos de nos sujets, repos dans lequel nous nous reposons nous-même... » Nous avons vu qu'il avait fait pour cela le nécessaire. Pour les débats entre les princes, la « quarantaine le roi » « l'assurement », remis en vigueur, opposèrent aux guerres privées de réelles entraves. Au dehors, une loyale politique et des bons offices fréquents, dont le plus notable et le plus gros de conséquences fut l'essai de conciliation entre le pape et l'empereur,

contribuèrent fortement à la paix chrétienne. Par-

Cliché de la Bonne Presse.

Peste de Jaffa, par Matout.
Paris. Église Saint-Sulpice.

tout, au lieu de la politique du pire, saint Louis recherchait les équitables transactions, et il ne

trouvait une convention heureuse que si elle avait de quoi satisfaire les deux parties. Aussi le pape Urbain IV l'appelait-il « un ange de paix » et lui attribuait-il « le don du roi pacifique ».

Pour « se faire craindre en même temps qu'aimer » dans sa vie domestique ou sa vie royale, saint Louis prouvait son énergie et donnait les leçons nécessaires. Il éleva ses enfants strictement, exigeant d'eux, comme on avait exigé de lui, l'obéissance la plus prompte, « il réprima l'indolence de nombreux seigneurs », et comme l'avocat de l'un d'eux se laissait aller à dire : Le roi finira par les pendre tous, il répondit : « Certainement je ne les ferai pas pendre, mais je les châtierai s'ils font mal. » Ainsi fit-il en des circonstances célèbres, telles l'affaire d'Enguerrand de Coucy et celle du maître des Templiers à la croisade.

Enfin, il sut se garder de toute dépense somptuaire sans utilité, bonne seulement à grever son peuple. A l'égard du faste royal et du luxe des habits ou des meubles, il fallait, disait-il, se conduire « de moyenne manière, chacun selon sa condition, afin que les prudes gens et anciens de ce monde ne puissent dire : Tel en fait trop, et aussi que les jeunes gens ne disent : Tel en fait peu et ne fait point d'honneur à sa condition ».

Un tel roi et un tel règne méritaient la consécration de la gloire, et aussi celle du malheur. La pre-

mière ne serait pas refusée à ce chevalier, que les honneurs de l'Église et ceux du monde le moins reli-

Enseignements de saint Louis à son fils. Miniature, xv^e siècle.
Bibliothèque nationale, Fr. 2 829, fol. 76 v°.

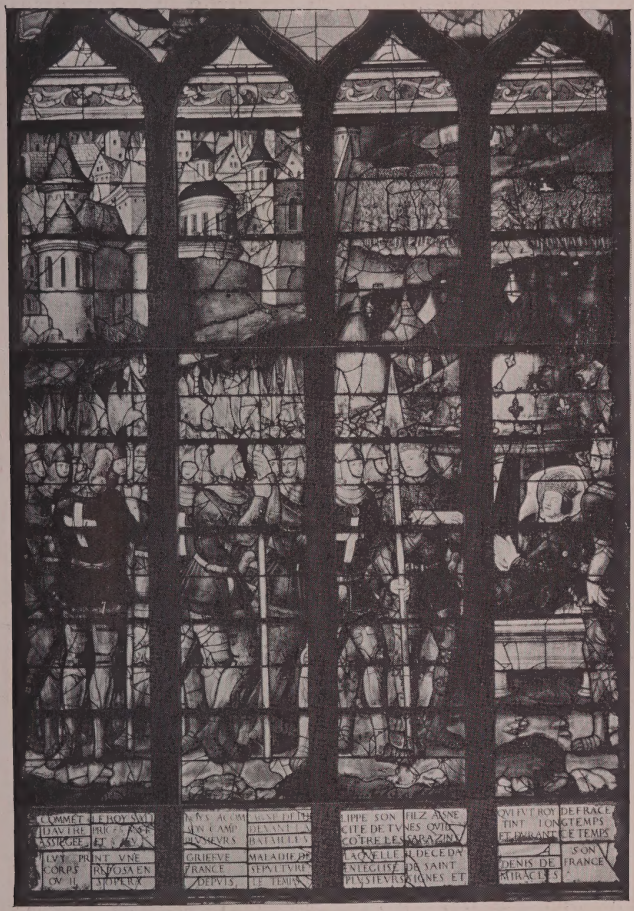
gieux sauraient également rejoindre. La seconde lui viendrait de sa plus haute entreprise, la plus sainte, la plus hardie, la plus difficile aussi et

la plus hasardeuse. Je veux parler de la croisade.

Saint Louis y songeait depuis longtemps, lorsqu'une maladie où il faillit périr détermina sa résolution. Il disait des barbares : « Nous les ferons rentrer dans leurs demeures tartaréennes, ou bien ils nous feront monter au ciel. » A l'égard de ceux qui tenaient les lieux saints, c'est cette dernière alternative qui serait la vraie ; mais en jugeant de haut, nul ne peut regretter une décision qui se justifiait par l'intérêt supérieur du monde, par une foule de considérations politiques, européennes et françaises, et qui devait procurer à la France un prestige séculaire, un supplément de grandeur morale plus précieux que le bourgeois utilitarisme adversaire de ces expéditions chevaleresques.

Par de puissantes exhortations et de charmants subterfuges, saint Louis décida nombre de ses vassaux à le suivre ; il prépara son expédition durant quatre années, disposant tout dans son royaume pour une longue absence et donnant à l'administration de Blanche de Castille, qui avait toute sa confiance, les meilleures chances de paix.

La remise de l'oriflamme, du bourdon et de la pannetière eut lieu à Saint-Denis, en grande pompe, le 12 juin 1248 ; l'embarquement se fit à Aigues-Mortes le 25 août. On cingla heureusement vers Chypre ; on trouva là les immenses « maisons de tonneaux » et les « montagnes de froments, orges et autres blés » que depuis deux ans les messagers



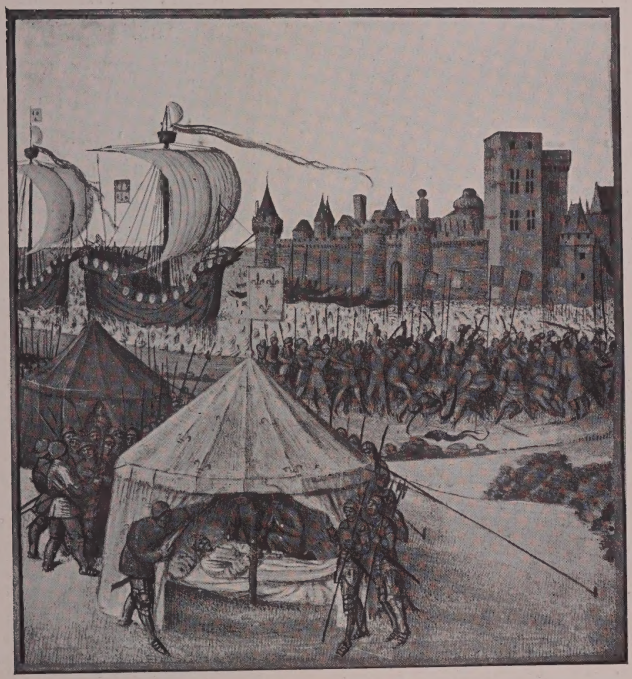
Mort de saint Louis. Vitrail, XVI^e siècle.
Église de Champigny-sur-Veude (Indre-et-Loire).

du roi y amoncelaient. On s'attarda malheureusement dans cette île, en dépit de l'opinion du roi qui voulait surprendre ses adversaires. On ne fit voile pour Damiette, après un faux départ occasionné par la tempête, que le 4 juin 1249. On débarqua en face de l'ennemi, qui tenait en forces le rivage. On remporta une première victoire qui fit tomber la ville. On se dirigea ensuite sur Mansourah, non sans avoir encore perdu de longs mois à attendre l'arrière-ban du royaume. L'impétuosité indisciplinée de Robert d'Artois, frère du roi, amena là un désastre et causa sa mort. Le roi lui-même fut fait prisonnier peu de temps après et son armée fut décimée par la peste. Il fallut se racheter et racheter les siens, ceux-ci au prix de huit mille besants d'or, le roi au prix de Damiette : car il n'était pas tel, disait-il, qu'il se voulût rédimer à prix d'argent.

Quatre ans durant, le roi délivré s'occupa de consolider ce qui restait de domination chrétienne en Palestine. Il refusa de voir Jérusalem, ne pouvant la prendre. Il s'efforça de délivrer successivement tous les captifs retenus par les infidèles. Mais la mort de sa mère, arrivée en 1264, le décida à rentrer en France, non pas d'ailleurs sans pensée de retour ; car en 1270, après une nouvelle période de glorieuse et heureuse activité royale, il se réembarqua pour Tunis, où il mourut.

Dans ces expéditions mouvementées, le caractère de saint Louis devait briller d'un éclat spécial et

répandre dans tout l'Orient sa renommée chevaleresque, avec celle de la France. Lorsque Almoadan, fils du sultan Meleck, l'avait envoyé défier, le



Mort de saint Louis. Miniature de Jean Fouquet, xv$^{e}$ siècle.
Bibliothèque nationale, Fr. 6 465, fol. 284 v°.

sommant de fixer un jour pour une bataille décisive, il avait répondu : « Assigner un jour, ce serait exclure les autres. Demain, aujourd'hui, à l'instant

même. » « Il paraissait bien, à son visage, dit un témoin oculaire, qu'il n'avait en son cœur ni peur, ni crainte, ni émoi. » — « Et vous promets, ajoute Joinville, que oncques si bel homme armé ne vis. » Même atteint par la contagion qui ravageait son armée, il garda sa sérénité et sut communiquer à tous son énergie surhumaine.

«Le roy sainct Loïs». Miniature, XVI^e siècle. Bibliothèque nationale. Fr. 2 848, fol. 99 v°.

Prisonnier, il fit l'admiration de ses vainqueurs et les intimida par sa fierté au point d'obtenir d'eux de notables concessions et un respect qui alla jusqu'à leur faire souhaiter de l'avoir pour prince. Sa loyauté ne permit jamais qu'on manquât en quoi que ce fût aux conventions faites, alors même que les ennemis se montraient sans scrupule. A l'égard des siens, son attachement et sa fidélité furent sublimes. Il refusa toujours d'abandonner per-

Reproduction autorisée par M. Pierre de Nolhac.

Saint Louis et Marguerite de France à l'abbaye des Vaux de Cernay. Miracle de saint Thibault, par Vien.

Versailles, Chapelle du Petit-Trianon.

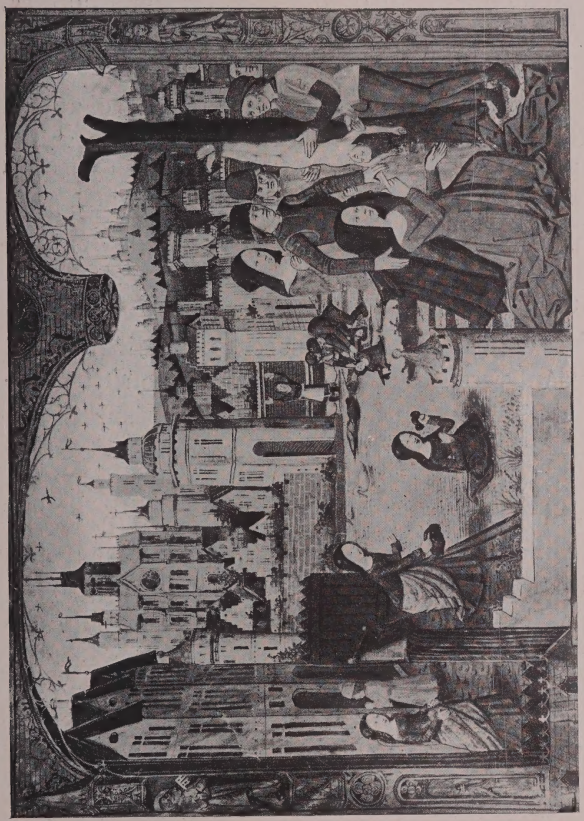
sonne dans le péril. Quitter une ville menacée en y laissant ses troupes, abandonner un vaisseau en péril, lui et sa famille, alors que les autres passagers ne le pouvaient, c'étaient choses dont il n'admettait pas qu'on osât l'entretenir. « Il n'y a céans, disait-il, celui qui n'aime autant son corps comme je fais le mien. » Au comte d'Anjou, son frère, qui le pressait presque avec menace de se mettre à l'abri en regagnant Damiette, il répondit avec un visage courroucé : « Comte d'Anjou, comte d'Anjou ! si je vous suis à charge, défaites-vous de moi, mais moi je ne me déferai jamais de mon peuple. »

Le couronnement, ce fut cette mort, qui déjà avait commencé, si l'on peut dire, avant le départ pour la deuxième croisade. Une larme monte aux yeux quand on lit dans Joinville l'annonce de ce départ qui ne procurerait rien d'immédiat, qui aurait seulement un caractère de fidélité et de grandeur propre à de futures germinations de gloire.

« Depuis, j'ai ouï dire à plusieurs que ceux qui lui conseillèrent l'entreprise de la croix firent un très grand péché... ; car, tant qu'il fut au royaume de France, tout son royaume vivait en paix, et régnait justice. Et incontinent qu'il en fut hors, tout commença à décliner et à empirer. » On le voit, l'auteur du temps juge selon le temps.

Là se place, historiquement, l'exhortation testamentaire que nous avons transcrite plus haut. « Quand le bon roi saint Louis, continue Joinville,

eut ainsi enseigné et endoctriné monseigneur Philippe, son fils, la maladie qu'il avait lui commença



Miracle de la petite noyée de Saint-Denis. Miniature, XV^e siècle. Bibliothèque nationale, Fr. 2 829, fol. 96 v°.

incontinent à croître durement. Et lors demanda les sacrements de sainte Église, lesquels lui furent

administrés en pleine vie et bon sens et ferme mémoire. Et cela bien apparut; car quand on le mettait en onction et qu'on disait les sept psaumes, lui-même répondait les versets desdits psaumes... Et j'ai ouï dire depuis à monseigneur le comte d'Alençon, son fils, que, ainsi que le bon roi approchait de la mort, il s'efforçait d'appeler les saints et saintes du paradis, pour lui venir aider et secourir en ce trépas. Et spécialement invoquait-il monseigneur saint Jacques... monseigneur saint Denis de France et madame sainte Geneviève réclamait-il aussi. Et après il se fit mettre en un lit couvert de cendres, et mit ses mains sur sa poitrine. Et, regardant vers le ciel, rendit l'âme à son Créateur à telle même heure que Notre-Seigneur Jésus-Christ rendit l'esprit en l'arbre de la croix, pour le salut de son peuple. »

Ce dernier trait semble avoir beaucoup frappé le chroniqueur et lui avoir paru spécialement ménagé par la Providence ; car, la canonisation survenue, il s'étonnera qu'elle n'ait pas reconnu au saint roi le titre de martyr, en raison de son sacrifice volontaire et de sa mort lointaine.

C'est le 11 août 1297, à Orviéto, que le pape Boniface VIII inscrivit Louis IX au catalogue des saints. La mort ayant eu lieu le 25 août 1270, c'est donc sur un espace de vingt-sept ans que les recherches d'information relatives à cette vie si connue ont pu s'étendre. Nombre de témoins furent

entendus et de nombreux miracles durent être examinés, tellement que les pièces formaient « plus que la charge d'un âne ».

Les restes, rapportés de Tunis, furent ensevelis à Saint-Denis. Après la canonisation, une partie fut transférée à la Sainte-Chapelle. A la demande de Charles d'Anjou, le cœur demeura dans l'abbaye de Montréal, en Sicile. La fête du saint fut fixée au 25 août, anniversaire de sa mort, jour de son éternelle naissance.

Enseignements de saint Louis à son fils. Miniature, XIVe siècle.
Manuscrit du Musée Condé, à Chantilly

## CARACTÉRISTIQUE ET PATRONAGES

Pour caractériser saint Louis, les artistes ont généralement adopté la couronne d'épines, à laquelle beaucoup, principalement aux époques modernes, ajoutent les trois clous de la Passion. Mais, lors même qu'il s'agit du saint et non du roi de France, saint Louis est généralement représenté comme un roi, tenant souvent de la main gauche le sceptre fleurdelisé et de la droite la main de justice. Dans ce cas, seul le nimbe peut le faire distinguer des autres monarques.

La popularité de saint Louis, surtout à Paris, l'a fait choisir pour patron par plusieurs corporations ou sociétés. Les ouvriers de luxe se réclamaient volontiers de lui, comme les joailliers et les brodeurs-chasubliers ; mais les boutonniers, les merciers, les distillateurs, les maçons-tailleurs de pierre avaient aussi recherché son patronage. Les barbiers-coiffeurs, qui s'étaient mis également sous sa protection. en donnaient pour raison que saint Louis aurait été le premier roi de France qui se soit fait raser et ait porté seulement la moustache. Pendant longtemps l'Académie française lui rendit un hommage particulier, et il est à peine besoin de rappeler qu'il eut toujours le patronage exclusif de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

## BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

### DES OUVRAGES SPÉCIALEMENT CONSACRÉS A SAINT LOUIS

JEAN, SIRE DE JOINVILLE, *Histoire de saint Louis*, dont il a été publié de nombreuses éditions.

GUILLAUME DE SAINT-PATHUS, confesseur de la reine Marguerite, *Vie de saint Louis*,

publiée par H.-Fr. Delaborde, Paris, 1899, in-8°.

Le Nain de Tillemont, *Vie de saint Louis*. Paris, 1847-1851, 6 vol. in-8°.

E. Boutaric, *Saint Louis et Alfonse de Poitiers*. Paris, 1870, in-8°.

P. Viollet, *Les Enseignements de saint Louis à son fils*, dans *Bibliothèque de l'École des chartes*(1874), t. XXXV, p. 5-56.

P. Viollet, *Les établissements de saint Louis*. Paris, 1881-1883, 3 vol. in-8°.

H. Wallon, *Saint Louis*. Tours, 1878, in-4°.

A. Molinier, *Études sur l'administration de Louis IX*, dans *Histoire générale du Languedoc*, t. VII, 1879.

A. Longnon, *Documents parisiens sur l'iconographie de saint Louis*. Paris, 1882, in-8°.

E. Bertaux, *Les saints Louis dans l'art italien*, dans *Études d'histoire et d'art*, p. 29-111. Paris, 1911, in-8°.

Ch.-V. Langlois, *Saint Louis*. Paris, 1886, in-12.

A. Lecoy de La Marche, *Saint Louis, son gouvernement et sa politique*. Tours, 1891, gr. in-8°.

A. Lecoy de La Marche, *La France sous saint Louis*. Paris [1893], in-8°.

E. Berger, *Saint Louis et Innocent IV*. Paris, 1893, in-8°.

E. Berger, *Histoire de Blanche de Castille*. Paris, 1895, in-8°.

## TABLE CHRONOLOGIQUE DES ILLUSTRATIONS

*XIII^e siècle*. — Sceau de saint Louis . . . . . 15
Saint Louis, statue . . . . . 44

*XIV^e siècle*. — Saint Louis, par Giotto 17 ; — et par Simone di Martino . . . . . 17
Enseignements de saint Louis à son fils, miniature . . . . 61
Saint Louis recevant la discipline . . . . . 21
Lavement des pieds . . . . . 21

*XV^e siècle*. — Départ de saint Louis pour la croisade, miniature . . . . . 43
Saint Louis, miniature . . . . . 6
Mort de saint Louis, miniature, par Jean Fouquet . . . . 55
Couronnement de saint Louis, miniature . . . . . 8
Saint Louis lavant les pieds des pauvres, miniature . . . . 18
Mort de Blanche de Castille, miniature . . . . . 37
Débarquement de saint Louis à Damiette, miniature . . . 41

Enseignements de saint Louis à son fils, miniature . . . . 51
Miracle de la petite noyée de Saint-Denis, miniature . . . 59

*XVI^e siècle*. — Saint Louis, vitrail . . . . . 38
Sacre de saint Louis, vitrail . . . . . 9
Saint Louis serviteur des pauvres, vitrail . . . . . 23
Construction de la Sainte-Chapelle, vitrail . . . . . 35
Saint-Louis à Aigues-Mortes, vitrail . . . . . 39
Mort de saint Louis, vitrail . . . . . 53
« Le roy sainct Loïs », miniature . . . . . 56

*XVII^e siècle*. — Une armure empoisonnée est présentée à saint Louis, gravure . . . . . 42
Saint Louis pansant les malades, par Eustache Le Sueur . 19
Saint Louis vénérant la couronne d'épines, par Ch. Le Brun. 33
Saint Louis priant pour les pestiférés, par Ch. Le Brun . . 47
Saint Louis, émail, par Laudin . . . . . 24

*XVIII^e siècle*. — Saint Louis portant la couronne d'épines, bas-relief . . . . . 31
Saint Louis touchant les malades, bas-relief . . . . . 31
Saint Louis servant les pauvres, bas-relief . . . . . 20
Miracle de saint Thibault, par Vien . . . . . 57

*XIX^e siècle*. — Saint Louis, par Ingres, 27 ; — par Hippolyte Flandrin . . . . . 29
Peste de Jaffa, par Matout . . . . . 49

*Époque contemporaine*. — Fresques d'Alexandre Cabanel au Panthéon . . . . . 7, 12, 14, 45
Saint Louis faisant ouvrir les geôles, par L.-O. Merson . . 11
Saint Louis condamnant Enguerrand de Coucy, par L.-O. Merson . . . . . 13
Saint Louis et Vincent de Beauvais, par Chartran . . . . 10
Saint Louis et ses trois intimes, par F. Laugée . . . . . 25

IMPRIMERIE
CH. HÉRISSEY
:: ÉVREUX ::